Rien n'est donc si funeste à l'éducation que la contrainte intellectuelle, la contrainte morale et la contrainte physique.

Il faut bien se garder de faire ployer sous le poids d'un travail sans relâche l'intelligence de l'enfant ; les effets en pourraient être désastreux. On a vu des jeunes hommes, heureusement doués, que des excès de ce genre avaient réduits à l'impuissance et à l'imbecillité durant leur vie entière.

Voulez-vous que l'enfant vous obéisse ; commencez par vous en faire aimer. Rendez-vous d'abord maître de son cœur et une fois ce résultat obtenu, vous le serez bientôt de son esprit ; votre tâche alors sera facile. Cet âge est plus sensible qu'aucun autre aux bons procédés. Pour éveiller sa sensibilité, lui inspirer de la reconnaissance et le rendre vertueux, on doit agir de confiance avec lui. Qu'il ait le plus de liberté possible dans ses jeux ; ses innocents plaisirs n'admettent point l'enlèvement ; l'enfant, c'est la liberté même, la plus vive et la plus aimable. Ce qu'il aime le mieux, ce sont les divertissemens où le corps est en grande activité.

Les dangers de la contrainte morale sont à redouter ; elle donne naissance au découragement et souvent au désespoir. « Sans doute, il y a telles natures avec lesquelles la crainte est nécessaire ; mais il ne faut l'employer alors que comme on emploie les remèdes les plus violens dans les maladies extrêmes ; car on court toujours le péril d'altérer le tempérament et d'user les organes. »

Elle engendre souvent l'hypocrisie, le pire, à notre sens, de tous les défauts. La gêne effraie ; elle écrase la volonté ; qu'on l'évite. Nous le répétons, la plus grande latitude doit être donnée à tous les mouvemens, à toutes les actions de l'enfance. Une sage surveillance sait, quand il le faut lui assigner des bornes qu'elle apprendra ainsi à ne jamais dépasser. Avant tout, elle a besoin de bruit, d'espace et de soleil. Il suffit de la voir pour le comprendre ; c'est sa nature, c'est sa vie. Son supplice est dans l'inaction. Laissez-la donc, s'il se peut, s'en voler, comme Poiseau, au milieu des champs et de la verdure. C'est à la campagne qu'elle devrait être élevée.

« L'éducation est une œuvre de fermeté. Je ne sache pas une œuvre humaine qui en demande davantage. Mais la fermeté n'est pas la violence ; je ne sais rien de plus ferme que ce qui est doux, ni rien de plus faible que ce qui est violent. Mais c'est surtout quand il est question de la conscience qu'il faut persuader les enfans et leur faire vouloir le bien, de manière qu'ils le veulent librement et indépendamment de la contrainte. C'est surtout quand il est question de la foi, de la religion et de la piété qu'il faut prendre garde d'user avec eux de violence. *Nulle puissance humaine*, dit éloquemment Fénelon, ne peut forcer le retranchement impenétrable de la liberté d'un cœur. Et qu'on ne s'y trompe pas : un cœur de douze ans à ici une force de résistance incroyable. La contrainte fera tourner infailliblement pour eux la foi en un langage faux, la piété en des formalités odieuses, la religion en un joug d'hypocrisie accablant, on ne parviendra qu'à s'en faire mépriser, si on les oblige à jouer un personnage mensonger là où il importe plus que partout ailleurs à la liberté morale d'agir dans toute sa plénitude. Non, non, il faut que les enfans trouvent spontanément la religion belle, aimable, auguste. Vous avez beau faire : s'ils en ont une idée triste et sombre, si la piété et la vertu leur apparaissent sous l'image affreuse de la violence, tandis que le dérèglement se présente à eux sous une figure agréable et avec les apparences de la liberté, tout est perdu, vous travaillez en vain. »

Trouvons, s'il est possible, parmi toute la sagesse antique et moderne des préceptes et des conseils qui vailent ceux que nous venons d'extraire du livre de l'évêque catholique : qu'on nous signale une intelligence mûrie par Dieu qui ait mis au jour des maximes plus pures et plus nobles que celles qu'il nous fait connaître ; nous avouons que la tâche serait difficile. Il n'y a que la charité évangélique qui ait la propriété de faire éclore des œuvres comme celles de Mgr. Dupanloup. Nous voudrions que tous ceux qui ont mission d'élever l'enfance fussent à même de savoir l'admirable méthode qu'il leur trace, et que ce travail du prêtre chrétien, c'est-à-dire, de ce gardien de la vertu, de cet ardent ami de l'humanité, trouvât place dans toutes les familles. Il est bien certain que sa lecture produirait les plus heureux fruits et ferait disparaître bien des inépuisables.

Quel magnifique appui au travail n'avons nous pas trouvé dans le chapitre 40 du livre IV où l'auteur traite du respect qui est dû à la liberté de la vocation de l'enfant : Stigmatisa-t-on jamais plus énergiquement l'oisiveté que ne le fait l'auteur dans les lignes qui suivent : « Le travail : mais on le doit à ses parents, à ses enfans, à sa famille, à sa patrie : c'est l'oisiveté qui laisse échapper des mains de tant d'héritiers indignes le patrimoine de richesse ou d'honneur qu'ils avaient reçu de leurs pères ; c'est l'oisiveté qui, comme un ver rongeur, mine sourdement et fait écrouler les fortunes

« établies en apparence sur les plus solides fondemens et préparées aux fils d'un père riche et considéré la détresse et le mépris pour tout héritage. . . . Mais ne rien faire ! au milieu de ce mouvement immense de toutes les classes qui tendent à s'améliorer, à s'anoblir, à s'élever, à s'enrichir, par l'industrie, par le commerce, par l'agriculture, par les travaux de la vie politique ; ne rien faire ! c'est abliquer, c'est s'anéantir ! Ne pas comprendre que nous vivons dans des temps où il faut se faire pardonner sa fortune, quand on l'a reçue de ses pères ; autoriser les nouveaux venus de la société moderne à dire que les fils des grandes familles, au milieu de progrès universel demeurent immobiles dans leurs préjugés de race, stationnaires dans leur fortune, rétrogrades dans leurs idées qu'ils ne font rien, et ne veulent rien faire ! C'est impossible ! »

Nous renonçons à relever toutes les beautés de ces pages, parce qu'elles sont sans nombre.

L'homme est donc dès sa naissance, voué au travail : c'est sa vocation ; il faut qu'il en subisse le joug. Vivre sans travailler, ce n'est pas vivre ; c'est être éteint, c'est étouffer, c'est anéantir la vie en soi. L'éducation prépare donc l'homme au travail.

(A continuer.)

Inauguration du Collège de Varennes.

Le dimanche, 4 octobre, eût lieu l'inauguration du nouveau collège de Varennes. C'est un édifice en brique, situé à l'est du beau village de Varennes. Les études y sont confiées aux Frères de St. Joseph dont la maison principale se trouve à St. Laurent, dans l'île de Montréal.

Au sortir de la messe où avait eu lieu la bénédiction d'une cloche, pour le nouveau collège, et où l'on avait entendu un admirable sermon de circonstance de Mgr. l'évêque de Cydonia, coadjuteur du diocèse de Montréal, le clergé et toute la population de Varennes se rendirent en procession au collège.

Après la bénédiction de l'édifice et au moment où Sa Grandeur, accompagnée des prêtres qui l'entouraient, arrivait sur le pontique, M. Girard, notaire, s'avança, et au nom de la paroisse lui présenta une adresse qu'il fit précéder de ces quelques paroles :

MONSIEUR,

Le terrain que nous foulons présentement, était, il n'y a pas encore deux ans, planté de jeunes arbres, qui attendaient un peu de développement, recevant des soins tout particuliers, avant que d'être tirés de là, pour être confiés isolés des uns des autres, à une autre terre où ils pussent grandir plus à l'aise et donner à leur maître des fruits proportionnés à l'attention dont ils avaient été l'objet.

Ces jeunes plantes sont aujourd'hui remplacées par cette magnifique maison d'éducation et les élèves qu'elle abrite ; elle n'attendait plus que les prières du ciel pour prendre son élan et offrir sous son toit à la jeunesse du pays, et plus particulièrement à celle de cette paroisse, sous l'égide de la Religion, l'asile immédiat de notre évêque et l'attention de M. le Surintendant, une instruction libérale, cette instruction qui fait le bon chrétien et le bon citoyen, les plantes d'aujourd'hui qui remplacent celles d'hier, comme ces dernières donneront de bons fruits avec cette différence que les uns rappellent les chaînes qui rivent l'homme à la terre, et que les autres l'émancipent et le rapprochent du ciel.

Ce jour sera pour nous, un jour mémorable et un jour de gloire ; peu habitués aux combats bruyants, nous nous rappellerons néanmoins d'une victoire au profit de l'intelligence et du bonheur commun.

Honoré de votre présence, honoré de la présence de M. le Procureur-Général, honoré de la présence de M. le Surintendant et de plusieurs amis de l'éducation, permettez-moi, Monseigneur, de vous présenter cette adresse qui exprime les sentimens que nous conservons pour votre Grandeur et la reconnaissance que nous vous devons d'avoir bien voulu relever l'éclat de notre fête en venant y prendre part.

Adresse à Monseigneur Joseph Larocque, Evêque de Cydonia, etc.

MONSIEUR,

Qu'il me soit permis de vous exprimer, en ce jour mémorable, les sentimens de reconnaissance que nous vous portons pour avoir bien voulu condescendre à venir parmi nous, et faire en personne l'inauguration de cette maison, destinée à offrir à la jeunesse du pays et plus particulièrement à celle de cette paroisse, un asile sûr où, sous les soins de professeurs habiles, elle puisse recevoir une éducation qui lui convienne, et sortir de là suffisamment préparée à remplir, avec avantage et honneur, les différens devoirs auxquels est tenu tout bon citoyen d'abord envers Dieu, et ensuite envers la société à laquelle il appartient.